

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 MAI 1889

SANS MÈRE

DEUXIÈME PARTIE

INNOCENT OU COUPABLE ?

(Suite)

VII.—TRISTE DEVOIR

A quelques jours de là, deux voitures s'arrêtaient devant l'usine de la rue de Belleville, et plusieurs personnes en descendaient.

C'était, d'abord M. de Courneuve, son greffier, le chef de la sûreté et quelques agents ; enfin dans la deuxième Pierre de Sauves escorté de deux gardes de Paris.

Toute l'usine fut bientôt sur pied.

Plantier, le contre-maître, devint incapable de contenir la curiosité des ouvriers qui se précipitaient aux fenêtres, quittant les pièces, abandonnant le travail.

Tout à coup, une émotion puissante, énorme, profonde, les secoua tous, faisant trembler les mains, étreignant les gorges, amollissant les jambes, tandis qu'un mot passait parmi ceux qui étaient là, regardant dans la cour :

— Le patron ! . . .

Et à cette heure, les potins, les racontars, tout ce qu'on avait dit sur Pierre de Sauves disparaissait, s'effaçait, s'en allait.

On ne pensait plus qu'à sa bonté, à son énergie, à sa droiture.

Sévère, oui... mais si juste !

Et après la réprimande, toujours le mot qui relevait, faisait entrevoir l'avenir, parlait de la femme ou du petit.

Car il les connaissait tous par leur nom, il savait leur petite situation, ce qu'ils étaient, ce qu'ils faisaient, ce que valait la femme, s'il y avait des enfants.

Que de fois les jours de maladie, après la paye, Pierre n'avait-il pas attendu dans le couloir, et là, seul à seul, à l'insu de Georges lui-même, loin des regards de tous, n'avait-il pas glissé quelque argent, disant très bas :

— Ce sera pour la convalescence, moi je me charge du reste !

Et en effet, le médecin, le pharmacien, tout était payé par lui.

Et à cette heure, on ne pensait qu'à ces choses.

Et le revoir là, entre ces gardes de Paris, bouleversait ces ouvriers qui au fond l'estimaient et l'aimaient, et l'on n'entendait que des phrases :

— Ah ! coquin de sort !... C'est pas possible ! Le patron est un honnête homme ! . . .

— Ce que ça vous retourne les sangs de le voir là, lui si juste ! . . .

— Il y a erreur, c'est sûr ! M. Pierre n'a pas tué ; surtout il n'a pas volé.

Dans une chambre, une jeune femme, inconsolable dans ses vêtements de deuil, était agenouillée

devant une image du Christ. C'était Adèle Chaniers.

Après avoir prié pendant quelques instants, elle se releva et se rendit au cabinet de travail de son mari, puis, dépouillant le courrier, prenant des notes, faisant plusieurs paquets des lettres, marquant les une de bleu, les autres de rouge, soulignant les phrases contenant les observations et les commandes.

Malgré son désespoir, au lendemain de l'enterrement de Georges et de l'arrestation de Pierre, elle s'était mise bravement à la besogne et avait pris la direction de l'usine.

Déjà, avec son frère, elle avait appris les choses indispensables de leur industrie ; mais quand elle s'était vue seule, au lieu de se laisser écraser par la douleur, elle s'était au contraire relevée très vaillante, et était restée l'unique directrice.

Son courage, son énergie avaient été à la hauteur de l'horrible catastrophe qui l'atteignait dans ce qu'elle avait de plus cher.

Georges, son mari bien-aimé, l'être qu'elle adorait par-dessus tout était mort péniblement, vio-

fois on lui avait impitoyablement répondu la même chose : " Tant que l'enquête n'est pas finie, tant que l'instruction n'est pas close, M. de Sauves ne peut communiquer avec personne, pas même avec son avocat.

C'était à en mourir de chagrin.

Elle n'en était point morte cependant parce qu'elle appartenait à une race vaillante et que de nouveaux, de rigides devoirs l'appelaient.

La veille encore, elle n'avait qu'à se laisser vivre dans l'insouciance heureuse de la femme aimée pour laquelle peinaient, travaillaient, combinaient le frère et le mari.

L'adoration de Georges, les projets d'avenir pour l'ange attendu étaient ses seules préoccupations.

Aujourd'hui, c'était autre chose.

Disparus tous les deux, elle les remplaçait.

En quelques heures, Adèle non seulement était devenue chef de famille, mais chef de maison aussi.

Elle avait été à la hauteur de sa tâche, et sans une faiblesse, sans un découragement, elle s'était

assise à cette place occupée par Georges et par Pierre, combinant comme eux, dirigeant le dedans, s'occupant du dehors, faisant trêve à son désespoir, surmontant sa douleur, essayant ses larmes pour veiller sur ses ouvriers et sur ses enfants.

Les enfants, oui, car Mme de Lavarande était morte sur le coup, emportée subitement par une ancienne maladie de cœur, au moment où elle avait appris l'arrestation de son gendre.

Alors, Adèle, qui revenait de l'enterrement de Georges auquel elle avait voulu assister, partit aussitôt pour Passy.

Dans le petit hôtel de la rue de la Tour, Robert était seul avec une bonne de confiance, jouant, insouciant et heureux, ignorant son malheur.

A l'aspect d'Adèle, il courut les bras ouverts se jeter à son cou, disant cet adorable mot qu'il avait appris quand elle était encore jeune fille :

— Maman ! . . .

Puis en la couvrant de baisers, il ajouta :

— Méchante maman qui m'oublie, que je ne vois plus jamais . . .

Des larmes vinrent aux yeux de l'enfant en voyant pleurer Mme Chaniers.

— Qu'as-tu ? lui dit-il.

Et remarquant ses vêtements de deuil :

— Ah ! mon Dieu ! fit-il en se souvenant de la mort de Mme de Sauves, sa grand-mère, est-ce que maman de Lavarande est morte aussi ?

Adèle fit un signe de la tête, elle ne pouvait pas parler, les larmes la suffoquaient.

— Alors, fit le bébé tristement, avec une expression douloureuse bien au-dessus de son âge, toutes mes mamans s'en vont. Est-ce que tu me quitteras, toi aussi ?

Elle l'enleva dans ses bras.

— Non, mon amour, lui dit-elle, jamais. Personne ne nous séparera plus, tu es à moi, bien à moi, et je t'aimerai à la fois comme tous ceux qui sont partis.

Il avait six ans ; mais son esprit réfléchit et éveillé en avait davantage.

Il demanda encore des nouvelles de son père, et comme on lui dit qu'il était au Havre pour l'enterrement de Mme de Lavarande, il n'insista pas.

Mme Chaniers l'amena le jour même avec elle. Dans la rue, tout le monde se retournait pour



Dans une chambre, une jeune femme, était agenouillée devant l'image du Christ.—Page 35, col. 1.

lement, douloureusement, il était mort assassiné !

Pierre, le frère qui l'avait élevée, qui avait sacrifié sa jeunesse aux plus austères devoirs, l'homme qu'elle avait toujours considéré comme la vivante incarnation de l'honneur et de la droiture, était accusé de ce crime abominable, de ce crime qui avait brisé sa vie . . .

Ah ! elle n'y croyait certes pas, elle, à la culpabilité de Pierre, mais quelles douleurs, quelles angoisses, quel désespoir ajoutés à ce qu'elle souffrait déjà, de le voir ainsi soupçonné, et emprisonné, et malheureux ! . . .

Comme le cœur de la pauvre femme saignait quand elle songeait qu'il était seul, là-bas dans sa cellule, séparé de sa famille, de son fils, d'elle, de tout ce qui eût pu le consoler, atténuer sa peine.

Vingt fois, elle s'était présentée à Mazas, vingt

voir cette jeune femme si idéalement belle et triste, conduisant par la main cet enfant plus beau que les amours, qu'on croyait à elle, surtout en voyant l'ardente sollicitude dont elle l'entourait, et qui lui ressemblait.

En effet, Robert avait le visage long, les traits purs de Pierre et d'Adèle, avec le teint de cette dernière, et les admirables yeux bruns de son père.

En arrivant à l'usine, Suzanne qui l'adorait, lui expliqua que son oncle Georges était mort aussi, mais qu'il n'en fallait jamais parler à cause de la grande douleur que cela causait à sa maman Adèle.

Il le comprit.

Du reste, Georgette qu'il se mit tout de suite à admirer, à bercer, à regarder des heures entières, apporta une distraction salutaire dans cette petite âme d'enfant, où déjà tout se classait, se gravait, s'enracinait, pour ne s'oublier jamais.

Alors, son temps se partagea entre la fillette qu'il aimait déjà à la folie, et de longues heures passées dans le bureau, où il commençait ses premiers devoirs, à la place même occupée jadis par son père.

Dans le cabinet, rien n'était changé.

Aux murs, seulement, vis-à-vis l'endroit où Adèle assise, passait maintenant sa vie, deux grands cadres de bois durcis contenaient les photographies agrandies de Georges et de Pierre.

Ils étaient là tous les deux, de grandeur naturelle, frappant de ressemblance l'un et l'autre, paraissant suivre d'un œil attendri les êtres chers qu'ils avaient laissés derrière eux, seuls et malheureux, les encourageant, les aimant, leur donnant l'assurance qu'arriverait tôt ou tard la seule récompense qu'enviait Adèle et que méritait son courage : le retour de Pierre réhabilité.

Ce matin-là, à côté de la jeune femme pensive et grave, toute absorbée par ses ingrates occupations, l'enfant copiait un verbe.

Il était vêtu de noir comme elle ; son petit visage qui se penchait sur la page commencée avait déjà les courbes fières, l'expression réfléchie mais si droite de celui de son père ; sur le papier blanc, sa frêle menotte de bébé traçait les lettres, fort attentive, tandis que les veines tendues de son large front se gonflaient, et disaient l'effort intelligent pour comprendre le temps du verbe, et ne pas confondre entre eux les futurs et les conditionnels.

De temps à autre, Adèle levait les yeux, et une courte flamme s'allumait dans sa prunelle bleue, une grande expression d'orgueil rayonnait sur son visage désespéré : n'était-ce pas son fils, aussi, cet enfant travailleur, dont l'intelligence et la bonté lui rappelaient Pierre, et qui était tout ce qui restait de lui, qui souffrait seul et désespéré, en prison ?

Tout à coup, la porte s'ouvrit, l'enfant interrompit son travail, et jeta un cri, en devenant tout blanc :

—Papa ! dit-il.

Madame Chaniers était déjà debout, comme si une décharge électrique l'eût subitement mise sur ses jambes.

Dieu du ciel !... Est-ce qu'on le lui rendait !...

Est-ce qu'il revenait réhabilité ?

Ah ! il le méritait bien !...

Hélas ! le visage impassible et railleur de M. de Courneuve devant lequel plusieurs fois déjà Adèle avait comparu, lui prouva que non.

Relâché, Pierre n'eût point eu tout le lugubre cortège qui l'escortait, et fût entré seul chez lui.

Mais, malgré tous ceux qui l'entouraient, un mouvement d'affection plus fort que sa volonté la poussa dans les bras de M. de Sauves.

—Ah ! mon frère bien-aimé ! s'écria-t-elle, je te revois donc, toi que j'aime et que j'estime plus que tout sur terre.

Il sembla au malheureux que le ciel lui-même descendait en lui.

Cette Adèle pour laquelle il souffrait en silence ; cette enfant tant aimée, à l'affection de laquelle il tenait plus qu'à sa vie, ne le croyait pas coupable !...

Il la serra sur son cœur, les larmes l'étouffant.

—Ah ! que c'est bon l'amour et l'estime de ceux qu'on aime ! put-il enfin murmurer.

—Est-ce que tu as jamais douté de moi, mon Pierre ? demanda-t-elle avec un accent indigné.

Elle s'était légèrement éloignée, et le regardait de ses larges prunelles si droites et si claires, dans lesquelles se reflétait la moindre de ses pensées.

Mais lui l'entendait à peine ; il se retrouvait là, au milieu des choses qui avaient été sa vie, de cette industrie qu'il avait créée, dans ces lieux où il avait vécu.

Il revoyait l'endroit où il avait tant travaillé...

Puis ses yeux faisant le tour de la pièce, il avait aperçu Robert assis à sa propre place, le regardant de ses grands yeux purs, le visage tout pâli d'émotions...

Puis aux murs, son portrait à lui, placé là par Adèle à côté de celui qu'elle pleurait.

L'émotion fut plus forte que sa volonté.

Il tomba assis derrière le bureau, la tête cachée dans ses doigts, et murmura :

—Je suis accusé d'un crime si épouvantable !...

Adèle prit sa main, presque par force, et belle d'énergie, de foi, d'indignation :

—Eh bien, après ? dit-elle. Qu'est-ce que ça peut faire ce dont on t'accuse ? N'es-tu pas l'homme loyal et impeccable entre tous, dont une pensée mauvaise n'a jamais effleuré ni le cœur ni l'esprit, et qui n'as vécu que pour le devoir ? Courage, mon Pierre bien-aimé, mon frère, mon ami.

Tous les honnêtes gens t'estiment et te plaignent, moi je t'adore. Relève très haut ton front d'honnête homme, que ton fils se souvienne toute sa vie comment est le visage d'un être bon et juste entre tous, qui est accusé à tort d'une action épouvantable. Qu'il apprenne en te voyant, pour ne l'oublier jamais, quelle doit être l'attitude de celui dont la conscience est pure comme la tienne. Rappelle-toi ce que tu m'as toujours enseigné : Que fait le monde et ses jugements lorsqu'on a accompli son devoir et que l'on possède l'estime et l'affection de ceux que l'on aime ? Ton devoir ?... qui l'a toujours accompli comme toi ?... Notre amour ? Ah ! si tu savais comme nous t'aimons Robert et moi !...

L'enfant n'avait pas attendu le regard d'Adèle, il s'était pendu au cou de Pierre.

—Ah ! papa ! disait-il en le couvrant de baisers, mon papa chéri, ne pleure pas puisque tu n'as jamais fait de mal à personne !...

Cette petite voix d'enfant mêlée aux chaudes paroles de sa sœur mit le plus puissant de tous les baumes sur le cœur du malheureux.

Il redressa son visage inondé de larmes.

—Vous avez raison, mes bien-aimés, dit-il, je serai fort par ce que ma conscience est tranquille. Mais, continua-t-il, en regardant le portrait de Georges dont le bon sourire si gai illuminait la pièce, je t'ai tant aimé, j'ai éprouvé pour toi une si vive affection, tant de reconnaissance et de tendresse, et je suis accusé de t'avoir tué, mon pauvre frère, mon meilleur ami, n'est-ce pas trop cruel !...

Il s'était levé, et ayant fait quelques pas, il s'était rapproché du portrait.

Au seuil de la porte, M. de Courneuve et le chef de la sûreté considéraient tous les deux la scène.

L'un avec l'expression incrédule et sceptique qui était la sienne, l'autre avec une émotion puissante qui faisait trembler ses lèvres et blanchissait son visage.

Pierre, qui ne songeait même plus que des étrangers étaient là l'épiaient, scrutant chacun de ses traits, pesant ses paroles et ses soupirs, comptant presque ses larmes, continua avec une émotion qui augmentait, une émotion souveraine, profonde, irrésistible :

—Mais parle donc, toi qui es là devant nous et qui sembles vivant. Parle, dis à ceux qui m'accusent de ta mort, que j'eusse au contraire donné ma vie pour toi, dis-leur quelle affection était la nôtre, et si jamais deux frères se sont aimés comme nous ?...

—Hélas ! dit Adèle, il ne parlera pas, il ne parlera plus jamais. Mais il nous aimait trop ! lui aussi pour nous laisser dans un si grand malheur. On a emporté son corps décomposé, mais son âme est ici. Elle nous voit, elle nous entend... N'aie pas peur, mon Pierre, elle inspirera tes juges, et elle leur fera comprendre mieux que moi encore, mieux que n'importe qui, quel honnête homme tu es !

—Ah ! murmura Pierre de Sauves éperdu, en

réunissant dans une même étreinte sa sœur et son fils, votre tendresse me rend la vie, mes amours. Et toi, si vaillante, si courageuse, si grande, mon Adèle, je te bénis !... Maintenant, ils peuvent me tuer, s'ils le veulent, je mourrai heureux.

M. Marais n'y tint plus.

—Non, monsieur de Sauves, dit-il en serrant par force la main de Pierre, madame à raison, vous vivrez heureux, réhabilité et honoré de tous ceux qui vous approcheront.

M. de Courneuve qui trouvait tout cela stupide mit fin à cette scène.

—Ce n'est pas tout, dit-il ; nous perdons un temps précieux que nous emploierions bien mieux à nos perquisitions et à nos recherches.

—Jamais, M. le juge, répondit sèchement M. Marais, notre temps ne saurait être mieux employé, nous qui sommes ou qui avons la prétention d'être cette chose sainte qui s'appelle la justice, qu'à laisser entrer dans nos cœurs la certitude de l'innocence d'un homme honnête, injustement accusé.

M. de Courneuve haussa les épaules.

—Innocent !... bougonna-t-il. Ça ne me paraît guère prouvé. Enfin, qui vivra verra. En attendant, madame, continua-t-il en se retournant vers Adèle, veuillez nous donner vos clefs, et laissez-nous.

Elle obéit, et bientôt l'usine fut fouillée, remuée de fond en comble.

Il fallait bien chercher dans les papiers de M. de Sauves si rien de suspect n'existait, rien de capable d'aggraver encore le crime épouvantable dont il était accusé, en établissant la préméditation.

Les témoignages des ouvriers, bouleversés par la présence de celui qu'ils estimaient toujours, furent moins catégoriques et moins affirmatifs.

Pierre, conduit devant le bassin où avait été retrouvé le corps de son beau-frère, n'éprouva point une de ces émotions atroces dont le remords eût pu être cause, mais un attendrissement fort compréhensible, se contentant de dire :

—Ah ! pauvre Georges, que ne peux-tu revenir et parler !... Nous serions tous moins malheureux, et toi, tu serais vengé !

VIII.—LE RÊVE DE SUZANNE

Deux jours après, Suzanne se présentait chez M. Marais, le chef de la sûreté, ainsi qu'elle l'avait déjà fait une fois.

Elle avait pris le soin d'écrire les lignes suivantes sur un morceau de papier plié dans une enveloppe :

Monsieur,
J'ai besoin de vous voir pour vous confier une chose que je n'ai encore osé dire à personne.

Votre servante,
SUZANNE VERGNES.

Le chef de la sûreté tressaillit.

—Oh ! ces femmes ! murmura-t-il, toutes les mêmes !... Toujours des mystères !

Il ne la fit pas attendre, on le comprend.

N'était-ce pas en effet la lumière qui peut-être lui arrivait ?

—Asseyez-vous, ma chère enfant, dit-il à la jeune fille en lui désignant un siège auprès de son bureau, et surtout n'ayez pas peur. De quoi s'agit-il ?

—Peut-être de bien peu de chose, monsieur, peut-être simplement d'un rêve.

—Ah ! fit-il, vous avez peur d'avoir rêvé, qu'est-ce que c'est donc ?

Et comme Suzanne se troublait et hésitait, le chef prit son air le plus bonhomme :

—C'est quelque histoire d'amoureux, je suis sûr !... Allez, allez toujours, j'en ai vu bien d'autres ! D'ailleurs, j'ai l'habitude d'oublier tout ce qui n'est pas strictement utile à mes affaires.

Suzanne fit un grand appel à sa volonté pour surmonter son embarras, et aussitôt elle commença :

—Quand monsieur et madame sont venus s'installer à l'usine, c'est moi qui ai fait l'emménagement tout entier. L'entrepreneur des travaux avait envoyé un ouvrier fort adroit, encore plus intelligent, qui était bon à tout, et qui plut tout de suite à M. Pierre.

—Et à vous aussi, sans doute ? fit le chef avec un sourire indulgent.

—Oui, dit-elle très bas.

—Et vous l'appellez ?

—Eugène Gages.

M. Marais tressaillit et devint attentif.

Il ne riait plus.

—Mais il était marié ! fit-il au bout de quelques secondes.

—Oui, monsieur. Mais il ne me l'avait pas d'abord dit.

—Alors, quand vous l'avez su, qu'avez-vous fait ?

—La seule chose possible, je l'ai congédié.

Ces mots étaient dits si sincèrement, si franchement ; le regard qui les accompagnait fut si droit, si naïvement honnête, que le chef de la sûreté n'eut pas une seconde de doute.

—Mais vous l'avez fréquemment revu, pourtant, dit-il, puisqu'il était le contremaître de l'usine ?

—Évidemment. Mais qu'est-ce que ça faisait, puisque je savais qu'il n'était pas libre ?

—C'est vrai ma chère enfant. Vous êtes une honnête et bonne petite fille, continuez. L'avez-vous oublié cet Eugène Gages ?

Suzanne baissa son adorable petit nez retroussé aux narines si roses adessus du frais menton à fossettes :

—Ça, dit-elle, je ne l'ai pas pu. Mais il ne s'en est jamais douté, ni lui ni personne, au point que madame m'a quelquefois envoyée porter du bouillon ou du vin vieux chez sa femme qui était malade, et que souvent, nous causions ensemble, sans que depuis il ait osé prononcer un mot un peu tendre.

—Bien, après.

—La nuit du meurtre le docteur Garniers m'avait donné la petite fille à garder comme c'était convenu depuis longtemps, puisque je devais l'élever. On m'avait installée avec le berceau dans une pièce voisine, en me recommandant bien de ne pas aller une seule fois dans la chambre de madame pour ne pas troubler son repos. Je devais donner à la petite de l'eau sucrée de temps en temps. De plus, le docteur Garniers m'avait recommandé de dormir, en me disant : Cette nuit, tout va très bien, profitez-en, demain soir, il faudra peut-être veiller, alors, conservez vos forces. J'avais usé de la permission et comme l'enfant sommeillait, je m'étais étendue sur le divan, à côté du berceau. Je ne sais pas combien il y avait de temps que je dormais, quand j'ai été subitement éveillée par un bruit très léger. J'ai ouvert les yeux à demi, et j'ai cru voir, debout auprès du berceau, Eugène Gages.

—Eugène Gages ! répéta le chef. En êtes-vous sûre ?

—Pas assez pour l'affirmer catégoriquement.

—Comment ? Vous ne vous êtes donc pas levée ? Vous ne lui avez pas parlé ?... Vous ne lui avez pas demandé ce qu'il faisait là ?

—Je dormais à demi, de ce sommeil impérieux qui vous tient sans qu'on y puisse résister. Je me suis soulevée sur mon coude, j'ai regardé : J'ai cru avoir rêvé, il n'y avait plus rien.

—L'ombre avait disparu comme cela, subitement ?

—Oui et pas par la porte, car celle-ci était placée bien vis-à-vis de moi, et j'eusse vu certainement quelqu'un en franchir le seuil. C'est cette disparition subite qui m'a fait penser que j'avais rêvé. Mais le lendemain quand le jour est entré dans la chambre, j'ai vu que le docteur Garniers avait arrangé une grande chauffeuse contre le berceau, de façon que celui-ci ne puisse glisser et l'homme, s'il est venu, à pu se dissimuler derrière cette chauffeuse quand je me suis redressée.

—C'est possible en effet. Et vous n'avez encore parlé de cet incident à personne ?

—Non, à personne.

—Pourquoi ?

Elle hésita.

—C'était très intime, dit-elle enfin. Je ne puis rien préciser encore. Il fallait qu'on m'inspirât une très grande confiance pour oser parler de ces choses. Or ce juge, avec ses questions, sa malveillance, sa sécheresse n'était pas fait pour ouvrir mon cœur et mes lèvres, tandis que vous...

Elle s'arrêta.

—Tandis que moi ? insista M. Marais qui voulait connaître à fond la pensée et l'âme de la jeune fille.

—Vous êtes bon, vous, monsieur. Vous ne croyez pas M. de Sauves coupable.

—Qui vous l'a dit ?

—Je vous ai entendu avant-hier, quand vous le lui avez affirmé là-bas dans le cabinet, et avec quel cœur, grand Dieu !... Alors j'ai pensé : je reviendrai le trouver, et à lui je dirai tout.

—Vous avez bien fait, mais vous précisez si peu !...

—Je ne le puis faire davantage. Et même après y avoir pensé et repensé depuis plus d'un mois que ça s'est passé, je suis encore à me dire : Je l'aime toujours c'est sûr ; aussi n'ai-je pas rêvé, et l'ai-je vraiment vu ?...

—Vous n'avez pas entendu de cris, ni le bruit d'une lutte ?

Rien du tout.

—Vous n'avez pas remarqué si Eugène Gages était souillé de boue, s'il avait le visage bouleversé, les yeux hagards ?

—Non ; rien ; je l'ai vu, ou j'ai cru le voir debout auprès du berceau, et c'est tout.

—Mais qu'y faisait-il auprès de ce berceau ?

—Je ne le sais pas. J'ai peut-être rêvé : ajouta-t-elle avec découragement.

—Non, je ne le crois pas. Vous êtes une fille intelligente et énergique. Si cette idée de la présence de Gages vous est restée aussi profonde et aussi tenace que vous l'avez encore, ce n'est pas un songe qui l'y a laissée. Malheureusement, le sommeil de votre âge vous a terrassée, et en vous enlevant vos forces, ne vous a pas permis d'approfondir l'impression reçue.

—Malheureusement !... Oh ! oui, monsieur, surtout pour M. Pierre qui est si honnête et si bon. Vous avez bien raison de le croire innocent !... Un tel homme, voyez-vous n'est capable de rien de mal, pas même d'une mauvaise pensée !...

—Comme vous parlez de lui !...

—Songez donc, monsieur, j'étais une pauvre petite orpheline, sans feu ni lieu. Mon père venait d'être écrasé dans une manœuvre de wagons. M. Pierre, qui le connaissait à peine comme on connaît seulement un pauvre homme d'équipe, est venu lui-même m'annoncer mon malheur dans notre mansarde. Et en quels termes, avec quels ménagements, quel cœur, quelle bonté ! Puis il m'a prise chez lui, pour élever Robert qui avait déjà perdu sa mère. Ah ! depuis six ans passés que je vis avec eux, je les connais bien... allez !... Je l'ai vu, dans toutes les circonstances, et jamais son caractère ne s'est démenti une seconde.

—Il ne vous a jamais fait la cour ?

—Lui ?... Ah ! monsieur, si vous connaissiez à fond M. Pierre, vous ne parleriez pas ainsi. M. Pierre a aimé sa femme lorsqu'elle était vivante, et lui sera fidèle toute sa vie. Il s'est imaginé que cette fidélité était un devoir, il l'a dit à sa sœur, et M. Pierre accomplit rigoureusement la moindre de ses obligations, sans en dévier jamais, dût-il en mourir !...

M. Marais fut frapper de la façon intelligente dont Suzanne présentait ces observations faites par elle.

—Et Eugène Gages ? dit-il, quel homme est-il ?

—Intelligent comme pas un. Capable de bons sentiments, je l'ai cru, et... je le crois encore. Mais noceur au dernier point.

—Aimant l'argent ?

—Comme tous les noceurs, oui.

—Sans scrupules ?

—Il n'en a pas eu beaucoup avec moi, puisqu'il aimait sa femme.

—Avait-il de l'ambition ?

—Oui.

—A quoi vous en êtes-vous aperçue ?

—Il répétait souvent : je ne suis qu'un pauvre diable d'ouvrier, sans avance et sans le sou. Mais qu'une occasion se présente, que la veine m'arrive, que j'ai jamais le pied à l'étrier, et je veux faire une fortune à étonner tout le monde.

—Quel malheur que vous n'avez pas vu plus sûrement si c'était lui, la nuit du crime !

Puis au bout de quelques minutes :

—Vous n'avez rien remarqué, le lendemain autour de vous, rien constaté, rien découvert.

L'expressive physionomie de Suzanne se voila d'une évidente nuance d'hésitation.

—Allons, voyons, dit M. Marais, continuez à avoir confiance, vous n'avez rien à craindre de moi.

—Eh bien, le lendemain, en ouvrant les yeux, quand j'ai réfléchi, je me suis dit tout de suite qu'on m'avait peut-être volé la petite. J'ai regardé, le cœur me battant à me rompre la poitrine : Elle était toujours dans son berceau et elle dormait. M. de Sauves est arrivé, je la lui ai montrée, alors... Elle a ouvert les yeux, et...

—Et quoi ?

—Ces yeux que j'avais vus ou que j'avais cru voir la veille, plus bleus que le ciel, semblables à ceux de M. Georges, ne me parurent plus de la même nuance, ils étaient bruns ; aujourd'hui, ils sont noirs...

—C'est bien subtil, cela. Les enfants quand ils naissent, changent si vite... Et entre des yeux noirs, et des yeux bleus foncés, il y a si peu de différence, la nuit surtout, car c'est la nuit qu'elle est née, cette petite ?...

—Oui, monsieur. Mais il y avait encore autre chose.

—Quoi donc ?

—Il me semblait que j'avais mis à l'enfant, quand elle a été née, une brassière brodée, et celle que je lui voyais, était unie.

—Ah ! ceci est plus grave. Et cette brassière n'avait pas été faite ou achetée par Mme Chaniers ?

—C'est-à-dire que madame était allée au Bon Marché où il y avait une exposition d'objets de layette ; elle en avait acheté un tas, qu'elle avait serrés en rentrant, dans une commode. Mais je suis à peu près sûre de n'avoir pas pris dans ce meuble pour habiller l'enfant.

—Vous avez pu vous tromper.

Suzanne n'insista pas.

Elle ne savait pas qu'Adèle avait porté toute une provision de petits vêtements chez Pauline Gages, et elle ne put pas, par conséquent, éveiller l'attention de M. Marais sur ce point.

Cependant celui-ci avait l'esprit trop fin, trop subtil, pour ne pas approfondir ce que la femme de chambre venait de lui dire.

Où, Eugène Gages était allé dans le petit hôtel. Suzanne ne l'avait pas rêvé.

Mais qu'y faire ?...

Pas y tuer Georges Chaniers, puisque le crime avait eu lieu dans le cabinet, et probablement bien avant le moment où Suzanne, tenue longtemps éveillée par les soins donnés à l'enfant avait pu être arrachée à un sommeil tard venu.

Alors quoi ?

Y voler l'enfant ?

Non, il n'avait pas intérêt à cela. Et la petite n'avait pas disparu.

Y opérer une substitution ?

C'était dangereux, dicté par un sentiment plus délicat qu'un homme du milieu d'Eugène Gages ne les éprouve d'ordinaire, mais pas impossible.

En effet, une intelligence extraordinaire pouvait avoir affiné chez le mécanicien certaines impressions.

L'amour paternel était-il de celles-là ?

Au moment de s'expatrier, redoutait-il de laisser sa fille par derrière, seule orpheline, livrée en des mains étrangères ?

Avait-il voulu lui donner une mère et une famille à la place des soins mercenaires qu'il redoutait ?...

Mais alors pourquoi avait-il laissé de l'argent pour l'autre, celle qui dans ce cas ne lui tenait à rien ?

Pourquoi s'était-il préoccupé de son existence, de son avenir ?

Par intelligence pure et pour qu'un abandon complet n'éveillât pas les soupçons ?

Peut-être aussi pour que cette idée généreuse, ce semblant de sacrifice paternel en l'entourant d'une auréole intéressante l'empêchât d'être accusé du crime commis.

En une vision plus rapide que l'éclair, M. Marais eut la claire intuition que tout cela était peut-être la vérité.

—C'est bien fort, se dit-il.

C'est pour le coup, si je parle de ces choses, que

je vais être taxé de romancier. Attendons les renseignements qu'on doit m'envoyer de Philadelphie, nous verrons bien. Car s'il a trente-huit mille francs en poche, noceur comme il l'a été, il est improbable qu'il travaille et qu'il ait résisté à la tentation de s'amuser.

Par acquit de conscience, cependant, il envoya chercher madame Lureau.

— Vous avez assisté à la mort de madame Pauline Gages ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur, avec un médecin du quartier, le docteur Larrey.

— Que savez-vous ?

Elle le raconta simplement, naïvement, comme une brave femme qu'elle était.

Elle dit la mort de la malheureuse Pauline et s'entendit beaucoup sur le désespoir d'Eugène.

Puis comment il s'était engagé et était parti avec très peu d'argent, donnant sa prime d'engagement pour la petite.

— Paraissait-il aimer l'enfant ? demanda M. Marais.

— Il l'a bien prouvé, répondit Mme Lureau.

— Vous avez pris le bébé chez vous tout de suite ?

— Non, monsieur, seulement la veille du départ du père.

— Et jusque-là, où était-elle ?

— Chez lui, rue Pixérécourt. Mais c'est moi qui l'ai soignée, l'ai fait boire et tout.

— Était-elle belle ?

— Magnifique.

— Ne trouvez-vous pas qu'elle a changé dans les premiers jours qui ont suivi sa naissance ?

Mme Lureau parut extrêmement étonnée.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— Je veux dire que quelquefois un enfant a les yeux noirs ou bleus quand il naît, les cheveux blonds ou noirs, et que quelques jours après on est étonné de voir que tout en lui a changé, s'est modifié.

— Non, dit Mme Lureau, sans se demander pourquoi toutes ces questions lui étaient faites, je n'ai rien constaté de tout ça. Superbe, la petite fille est venue au monde, superbe elle est encore aux environs de Caen où je suis allée la mettre en nourrice dernièrement.

— Suzanne a rêvé ! se dit M. Marais comme à regret.

Et cependant, malgré une sorte de pressentiments qui le portait à croire à la réalité de ce que lui avait confié la femme de chambre, il dut y renoncer tout à fait, quand lui arrivèrent les renseignements demandés à Philadelphie :

Eugène Gages menait une conduite exemplaire.

Sur le bateau qui l'avait transporté de France en Amérique il avait vécu sobrement, simplement, sans se permettre le moindre extra, ni le moindre supplément.

A Philadelphie, il était entré dans l'usine qui l'avait engagé, et y travaillait comme il l'avait promis, prenant ses vivres à la cantine, se contentant de très peu de chose, dépensant le moins possible.

Non seulement il ne s'était pas dérangé une seule fois, mais le dimanche où les ouvriers sont libres, et où l'usine était fermée, il était resté seul, fuyant les lieux de réunion, errant dans la campagne, sans camarades et sans amis.

Il était d'une tristesse morne, ne riait jamais et parlait à peine.

On ajoutait que ses cheveux avaient légèrement blanchi.

Enfin, celui qui donnait ces renseignements-là terminait son rapport en disant :

— Eugène Gages paraît en proie à un chagrin profond.

M. Marais, les sourcils froncés, plus hésitant, plus perplexe que jamais, murmura tout bas :

— Remords ou douleur !... Qui me le dira ?

Maître Leval fut d'autant plus désespéré de ces renseignements si différents de ceux qu'il espérait, que Pierre de Sauves continuait à lui imposer le plus scrupuleux silence sur toutes les confidences qu'il lui avait faites.

Depuis qu'il avait revu sa sœur, en effet, sa sœur si confiante, si affectueuse, si bonne ; sa sœur qui croyait à son innocence absolue, qui lui avait rendu hommage d'une manière si complète et si ardente,

sa sœur, qui si généreusement était redevenue la mère de Robert, M. de Sauves s'était dit que la blessure en quoi que ce soit serait pour lui la plus épouvantable torture.

Or, avouer qu'il avait soupçonné Georges d'une infidélité, surtout Georges aujourd'hui mort, quelle blessure pour le cœur délicat de la jeune veuve !...

Était-ce ainsi qu'il pouvait reconnaître sa tendresse, son calme, son dévouement, tous ces sentiments exquis qu'elle lui avait prodigués ?

Non, jamais.

Au bout de quelques jours, Me Leval insista d'autant moins qu'étant parvenu à faire causer Jeanne Descours dans un endroit public, et sans que la Tigresse se doutât de la personnalité de l'avocat, celui-ci acquit la certitude que les craintes de Pierre à son sujet étaient justifiées.

Une haine terrible subsistait dans son cœur vis-à-vis M. de Sauves.

Et pour l'assouvir, pour faire du mal à Pierre, Jeanne raconterait ou nierait, inventerait ou cacherait tout ce qu'elle pourrait.

Jeanne était trop intelligente, étant donné surtout son peu de scrupules, pour qu'on encourût cette terrible chance de l'appeler comme témoin, et de l'introduire dans l'affaire, à quelque titre que cela fût.

D'un autre côté, François Rey était introuvable.

Tous les efforts de M. Marais pour arriver à se mettre sur sa trace avaient été vains.

Personne ne le connaissait, ne l'avait vu, ne pouvait donner sur cette personnalité mystérieuse la plus légère information.

Pour M. de Courneuve, pour la presse, pour tous ceux qui s'occupaient de l'affaire, il n'y avait plus un doute possible.

François Rey n'existait pas, n'avait jamais existé.

M. de Sauves, pour envoyer ces valeurs, avait pris ce nom, le premier qui s'était présenté à son imagination.

Tout comme il avait donné pour adresse le Grand-Hôtel, cet immense caravansérail où il pensait faire perdre sa trace, dans l'énorme va et vient journalier qui est celui de cette maison.

Pris de court, il n'avait pas eu le temps de chercher ni de préparer autre chose.

La reconnaissance formelle de M. Sallanches du Havre, du courtier maritime, des employés de la poste, avait apporté dans l'esprit de chacun la conviction la plus absolue touchant la culpabilité de Pierre de Sauves.

— Non, véritablement, nous avons trop peu de chance, s'écria Me Leval, en serrant à la briser la main de l'ingénieur, tout nous échappe à la fois, tout est contre nous !... Vous avez eu tort de me choisir comme avocat !... Je n'ai pas assez de talent !... Je ne sais pas découvrir ce qui vous sauverait !... J'ai la certitude de votre innocence et je vais vous laisser condamner !...

Mais depuis que Pierre avait revu sa sœur et son fils, depuis que Robert lui avait dit :

— Pourquoi pleures-tu, papa, puisque tu n'as jamais fait de mal à personne !...

Depuis qu'Adèle en fixant sur lui son beau regard si chaud de tendresse et de foi, si plein de confiance et d'énergie, depuis qu'elle avait ajouté :

— Tous les honnêtes gens te plaignent et t'estiment ; et nous, nous t'adorons !...

Pierre s'était redressé de toute la hauteur de sa vie immaculée, de sa droiture impeccable, de sa conscience si délicate et si tranquille.

— Ne perdez donc pas courage, dit-il à Me Leval, qui sait ce que nous réserve l'audience ?

— Alors, vous espérez encore, vous ?

— Oui, parce que la loyauté et l'honneur doivent être toujours plus forts que tout, répondit-il en répétant tout haut cette idée qui le premier soir de son emprisonnement à Mazas s'était présentée à son esprit et l'avait empêché de succomber à sa honte et à son désespoir.

IX.—L'ÉQUIPÉE D'UN HOMME AUSTÈRE

Il faisait une chaleur affreuse, mais tempérée par une brise qui venait du fleuve, le Tage, très large, très beau, et dont les petites ondes bleues s'en allaient vers la mer frissonnantes et moirées sous

les rayons du soleil comme une traînée de soie sous la lumière des lustres.

Dans un des plus beaux quartiers de Lisbonne se dressait, toute bâtie en marbre, entourée d'un jardin splendide, la riche maison de commission Raymond Bose et compagnie.

Raymond Bose, arrivé il y avait une quinzaine d'années à peu près de Bordeaux, pour y placer à Lisbonne les vins paternels, avait trouvé le pays splendide, la ville accueillante et hospitalière.

Au lieu d'y faire un séjour de quelques semaines, il s'y était installé, et y avait créé une maison de commission pour les vins, dont le but était de recevoir de Bordeaux les admirables produits du Médoc, puis de renvoyer à son père et à son frère, restés dans la mère patrie, les vins du Portugal.

Il avait réussi, la maison était devenue solide et honorable, la fortune considérable.

Mais ce qui avait aidé à étendre ses relations, à le faire connaître avantageusement, c'était son mariage avec Mlle Carmen Lopez.

Fille d'un des hommes les plus considérés de Lisbonne, Carmen avait ouvert à son mari les portes de la meilleure société portugaise.

Elle avait ainsi grandement contribué à sa réussite, tout autant qu'elle avait fait son bonheur.

Non seulement, en effet, Mme Bose était la plus jolie femme que l'on puisse rêver, mais elle était bonne, intelligente, dévouée, ne pensant qu'aux autres, élevant en mère de famille accomplie les deux enfants qu'elle avait donnés à son mari.

Une seule ombre gâtait ce tableau admirable.

Carmen était jalouse, mais jalouse comme on ne l'est pas ; jalouse à n'en pas dormir, à en tomber malade.

Et cela sans un prétexte, sans un motif, sans que Raymond, qui adorait sa femme, eût peut-être jamais manqué à la foi conjugale.

C'est égal, elle le soupçonnait sans cesse et tous les jours.

Dans la rue, s'il tournait la tête, elle lui disait les yeux brillants et la parole brève :

— Qui regardes-tu ?

Au théâtre, elle suivait la direction de sa lunette et faisait une scène si quelque jolie femme se trouvait au bout.

— Mais puisque je te dis que je n'aime que toi ! lui répétait-il sans cesse.

— Ah ! faisait-elle toujours méfiante, les hommes sont si peu scrupuleux, et un malheur est si vite arrivé !...

— Ces soupçons me froissent, lui affirmait-il souvent.

Elle essayait de se contenir, elle ne le pouvait pas.

Dans ces derniers temps, la jalousie de Carmen était devenue intolérable.

— Je t'assure, lui dit Raymond une fois qu'elle était allée plus loin que de coutume, je t'assure que quelque jour je te donnerai raison pour te punir de ces injures que je n'ai jamais méritées.

Elle devint blanche de colère.

— Tu sais, répondit-elle, arrange-toi pour que je ne le sache pas, alors. Parce que...

— Parce que ?...

— Je me tuerais.

Il eut peur.

Dans les yeux de la jeune femme, il y avait une résolution arrêtée, terrible.

Ce matin-là, Raymond Bose était seul dans son cabinet, dépouillant son courrier de France.

Il y avait un peu de temps qu'il était allé faire un grand voyage en Angleterre, à Jersey, au Havre, à Paris, à Bordeaux même, dans sa famille, depuis lors ses affaires s'étaient décuplées, sa correspondance aussi.

C'était un joli garçon, au fin type bordelais, et auquel l'astérité absolue de sa vie avait conservé une grande apparence de jeunesse.

Il avait une quarantaine d'années, on ne lui en eût pas donné trente.

Il était de taille moyenne, admirablement proportionné ; des yeux bruns, au regard très droit, éclairaient un visage extrêmement sympathique, allongé par une fine barbe noire, et dominé par un magnifique front hardi et intelligent, que couronnait des cheveux très noirs, coupés ras derrière et sur les tempes, mais légèrement bouclés au-dessus de la tête.

(A suivre.)